

UNE VISITE AU VIEUX CHATEAU

Cette communication n'est pas dans le ton ordinaire, ni dans le genre sérieux de celles que nous faisons généralement à notre respectable Société.

Nous croyons devoir la faire cependant. Car ne faut-il pas accorder — même aux archéologues — quelques moments de distractions... (1) et s'il est permis aux peintres et aux poètes de tout oser, pourquoi refuserait-on à l'*historien* qui doit toujours être véridique le droit de redire certaines vérités, fussent-elles peu flatteuses comme celle-ci, la pensée exacte du peuple et ses connaissances en fait d'histoire et d'études locales.

Nous n'avons pas oublié le travail si docte et littéraire que notre aimable collègue, M. Pommier, nous a lu l'an dernier sur notre vieux château et ses souterrains.

En face, ou plutôt à côté de cet intéressant récit — qui est, ce semble, celui de la science historique, — il n'est peut-être pas mauvais de placer le tableau des opinions populaires. On ne s'ennuie pas non plus à les connaître, surtout quand c'est le père Prosper Lalue, l'ex guide et gardien officiel du château qui les professe... Son esprit éveillé, ses réflexions

(1) Nous sommes au surlendemain du Mardi Gras.

gauloises, ses propos pleins d'humour — sinon de science historique, — son assurance quelque peu déconcertante et orgueilleuse de posséder seul la vérité ne donnent ils pas à ses « dires » une saveur de terroir très caractéristique ?

On aime à se rappeler les « types » d'un pays, les « physiologies locales ». Et Château Thierry n'en manque pas. Nous allons chercher notre sujet, dira t on, dans un milieu bien démocratique (mais, n'est ce pas l'époque qui le veut ?), dans le monde des gardiens de cimetière et de château..., fonctions qui prêtent toutefois tant à penser !!!...

Mais le « Père Prosper » fut une figure castrothéodoricienne bien accentuée. Tous nos concitoyens l'ont parfaitement connu... Beaucoup de visiteurs du Château lui doivent plus d'un moment de franche gaieté... et à tous ces titres on nous excusera d'avoir voulu fixer ici les traits de cet homme du peuple, de cet « historien » particulier du Vieux Château. Tout est authentique scrupuleusement et comme sténographié dans le récit de la visite et dans la conversation que nous reproduisons... *ad perpetuam rei memoriam*.

N. GUYOT.

*
*
*

LES DIRES DU PÈRE PROSPER

Donc, c'était par une belle après midi de septembre 1902. Nous étions bien une douzaine d'étrangers curieux de visiter les souterrains et le garde se faisait attendre. Tout à coup se présenta à nous, vêtu de toile bleue, coiffé d'une casquette rappelant celle des Invalides, un vieillard de taille moyenne,

sec, ridé, ratatiné, les cheveux et la barbiche tout blancs, alerte encore, malgré un boitillement fort prononcé, gardant, sous un habit qui le transformait à moitié en « pékin », l'allure des légendaires grognards de Charlet.

Tout en grommelant, il nous prie d'excuser son retard, allume deux petites lampes à essence dont il remet l'une à l'un d'entre nous, tire de sa poche une grosse clef, et, du ton d'un capitaine entraînant ses soldats à l'assaut : « Eh bien, Messieurs, puisque vous voulez que je vous montre les curiosités d'ici, montons en bas. » Et, clopin clopant, il dégringole le premier l'escalier en raidillon qui donne accès aux souterrains. Laissons lui maintenant la parole.

.
« Faut que je vous dise, Messieurs, que, du temps qu'il y avait de la féodalité, les souterrains communiquaient avec Nogentel, Essômes, Chézy et Condé. Vous savez, Condé, où qu'y avait des princes ?... Baissez la lampe, s. v. p.

— Des princes ?

— Beh oui ! et les princes de Condé, donc !

— Ah ! en effet, Condé en Brie ?

— C'est ça, Messieurs, dans le temps qu'il y avait de la féodalité, c'était elle qu'était la maîtresse du château. Aujourd'hui, le roi, c'est moi.

— Ah oui ! l'ascension de la démocratie ?

— Faut vous dire, Messieurs, qu'au temps de la féodalité (1), cet escalier n'existait pas, car on serait entré là dedans comme un âne dans un vieux moulin.

Ici, c'était le pied du vieux donjon, et là, à votre droite, Monsieur, il y avait une sentinelle qu'avait la tête cachée. Et quand elle voyait l'ennemi arriver à la porte, pan ! on faisait

(1) On remarquera facilement que dans les idées du Pere Prosper « la féodalité », c'est la bête noire, c'est le bouc émissaire, c'est « le pelé, le galeux » d'où venait tout le mal. Pour d'autres, de nos jours, l'ennemi... c'est le cléricalisme !! Chacun se fait la mentalité qu'il peut.

tomber par une glissière une pièce de mille qui en écrabouillait une dizaine à la fois, pan ! et quand elle les avait écrabouillés, elle les faisait tomber dans un puits...

Pour quoi faire, ce puits ?

— Mais, pour mettre les cadavres !... Il avait un fond, celui là ; c'était pas comme celui des oubliettes que vous verrez tout à l'heure... !!

Dans la féodalité, Messieurs, on se battait tous les jours, et dans ce temps là comme à c't'heure, fallait affronter (*sic*) les biscaïens...

— Comme vous, hein ? Vous avez fait les campagnes ?... Sébastopol ?...

— Oui, Monsieur ; c'est ça que j' suis boiteux.

... Messieurs, nous sommes ici à la naissance des souterrains qui s'en vont dans toutes les directions... Approchez, Messieurs... Celui ci, à droite, qu'est à peu près comblé, s'en allait au couvent de la Barre. vous savez, là bas en bas, dans la ville... Tous les couvents, ça correspondait avec la féodalité... Quand Charles Martel voulait aller voir les nonnes !!! — il restait aux Chesneaux, Charles Martel — il n'avait pas besoin de prendre son parapluie quand il faisait mauvais. Il descendait dans un souterrain qui arrivait ici, et puis il enfilait celui que je viens de vous montrer.

A ce temps là, comme je vous l'ai déjà dit, on se battait tous les jours...

— Comment, tous les jours ?

— Oui, Monsieur, tous les jours, tous les jours !

— Vous avez dû trouver des débris de cadavres, alors ?

— Ben sûr ! Seulement on n'a pas attendu que je sois là pour les ranger...

— !!!

— Prenez garde ! N'allez pas par là tout seul, y a un crocodile... laissez moi monter en bas le premier...

Ici, Messieurs, en bas des marches, c'est la prison souterraine... la voûte n'existait pas du temps de la féodalité... Approchez, Messieurs... c'est là que les rois mettaient les

maris des femmes qui leur plaisaient... Qué temps! Messieurs!... c'est y pas abominable!...

— Heureusement que vous ne viviez pas dans ce temps là!...

— Moi, Monsieur, j'aurais acheté une boîte de cirage de deux sous, j'aurais barbouillé la figure de ma femme, et j'aurais été tranquille...

— !!!

— ... Prenez garde, voilà le crocodile... Ici, une porte murée. Du temps qu'il y avait de la féodalité, c'est par là qu'on passait les prisonniers... Dans le temps, on se tuait et on se battait; maintenant on se bat et on se tue, c'est le progrès, Messieurs!..

— Dites donc, on n'y voit goutte dans tous ces coins-là : il n'y a pas de danger, au moins ?

— N'ayez pas peur, Monsieur, y a plus de roi... Tenez, c'est là qu'ils mettaient les esclaves qui ne devaient plus voir le jour... On leur donnait un litre vide, un jeu de cartes et pas de chandelles... Si on ne mourait pas assez vite,... aux oubliettes!...

— Est ce qu'on en jetait beaucoup ?

— Monsieur, pas tant que la féodalité aurait voulu : fallait y pas en laisser pour payer la dime ?... Sans quoi, les rois auraient été obligés de travailler... Comme vous voyez, il n'y avait pas de portes aux cellules... la preuve, c'est qu'il n'y a pas de jambages. On les attachait à des anneaux de fer scellés dans le mur, avec des chaînes soudées au dessus de la cheville... Et dire, Messieurs, que ces malheureux esclaves, c'étaient nos pères!... Ah! ils s'amusaient là dedans comme une poule qui a trouvé un clou... Avancez, Messieurs, avancez... Là, c'est bien, laissez moi passer, s. v. p... Messieurs, la mer est venue ici...

Ça ne m'étonne plus qu'on sente la mer d'ici... !!!

Monsieur, c'est ma fille qui vient de remonter.

!!!... La mère Michel ?... A t elle laissé son chat ici ?

Monsieur, il n'y a plus que des écailles d'huitres... Tenez,

regardez dans le coin... Prenez garde à la lampe, s. v. p... Il y en a un banc au-dessus d'une couche de sable qui a 40 à 50 mètres de profondeur... J'y ai pas été voir, mais c'est comme ça... prenez en dans votre main, vous verrez que c'est des huîtres et des coquillages de « moluques »... C'est pas comme un, qui était archiologue (*sic*) depuis cinq ans, et qui m'a dit que c'était pas vrai...

Moi, Messieurs, j'vas vous dire la vérité... Je ne sais ni lire ni écrire, mais (d'un ton tragique) *la pierre parle*, Messieurs, et je vas vous dire ce qu'elle dit...

Messieurs, écoutez bien... regardez au dessus de vot' tête et vous comprendrez...

— !!!

— Riez donc pas comme ça... Si vous me prenez pour un imbécile, vous rirez quand vous serez sortis, mais tant que vous serez là, faut que vous m'écoutez...

— Eh ! savez vous que vous êtes plus méchant qu'un roi ?

— Monsieur, ça c'est pas possible... Mais voilà l'explication... les volcans, c'est eux qu'ont fait ça... L'archiologue disait que c'est la nature... La nature, Monsieur, que je lui ai dit ; la nature, qu'est ce que c'est ?... la nature de quoi ? que je lui demande ;... c'est y la nature d'un lapin, la nature d'un homme, la nature d'uné plante ?... Il ne m'a rien répondu, Messieurs... Là ! C'est le volcan, et je vas vous le prouver... Au commencement, Messieurs, tout ça brûlait sur le brasier... La terre était molle, et la lave que la mer déposait, il a fallu qu'elle cuise avec la terre, parce que tout ça était mou... Et quand ça cuisait, si c'était de la terre noire, ça faisait du granit ; si c'était de la terre blanche, ça faisait de la pierre blanche ; si c'était du sable, ça faisait du grès... plus que la terre était grasse, plus que la pierre était dure. Du reste, ça se voit quand on polit du marbre ou du grès...

— Et ces trous là ?

— Monsieur, vous allez comprendre ça tout de suite... Un tuilier, quand il fait des briques, peut mettre le doigt dedans, et ça entre. Quand c'est cuit, c'est trop dur, c'est pétrifié...

Quelquefois, en cuisant, ça claque et ça fait des morceaux... Eh bien, Monsieur, le volcan, il a tout cuit et tout pétrifié. Y a eu des fois que ça a pété, tout a sauté, et quand ça a retombé, ça ne pouvait plus revenir ensemble parce qu'il manquait des morceaux, et c'est ce qui a fait les crevasses. Et les vallées et les montagnes ? Tenez, ces galets là, c'est les frères de ceux qui sont dans la Marne... Et dire qu'il y a des archéologues (1) qui disent que c'est l'eau qui a creusé tout ça...

— En effet, il y en a même beaucoup qui le disent, et...

— Démentissez (*sic*), Monsieur, démentissez, dites leur de venir me trouver... je leur ferai bien voir qu'ils se trompent et que je dis la vérité... Quand le volcan a eu brûlé sur le brasier tout ce qu'il y avait dessous, il a fallu que tout ce qu'il y avait dessus retombe... c'est comme ça qu'il y a des vallées... Ça ne peut pas être l'eau qui a fait couler les pierres jusqu'en haut des montagnes... c'est le volcan, Messieurs, comme à la Martinique, Monsieur, que les habitants ont été engloutis dans les crevasses...

— Qu'est ce qui les a allumés, ces volcans, dites ? Y a t il longtemps que ça brûle ?

— Monsieur, il y a des centaines de milliers d'années, et voilà comment ça s'est allumé. Quand vous avez une meule de paille d'avoine un peu humide, au bout de quelques jours ça s'échauffe, ça s'échauffe... et ça brûle. Eh bien, Monsieur, toute la houille, le charbon, le bois qu'il y a dans la terre, comme ça a été mouillé par la mer, ça a fermenté comme la paille d'avoine et ça s'est allumé...

— Il a bien fallu que ça soit comme vous dites, puisqu'il n'y avait pas d'allumettes.

— Non, Monsieur, y en avait pas. Et cependant, le phosphore et tout ça, ça vient de la chimie, et les chimies, ça

(1) Un archéologue, pour le père Prosper, ce doit être un seigneur de la féodalité !

vient de la terre.. Regardez les silex : quand vous les butez ensemble, ça fait du feu : c'est le phosphore ! Eh bien, les pierres se sont rencontrées, se sont frottées et ça a allumé le volcan ! Et les vallées et les montagnes, Monsieur, c'est le volcan qui explique tout ça parce que quand le volcan a eu tout brûlé sur le brasier, le milieu s'est enfoncé, et les bords se sont relevés. Mais, Messieurs, c'est ce qui arrive dans les carrières, comme aux « Champs Cadets ». Quand on a vidé tout le dessous, le patron fait abattre les piliers, tout tombe, et où qu'il y avait une bosse, ça ne fait plus qu'un trou...

Monsieur, ici nous ne sommes qu'à 79 ou 80 mètres « d'aptitude » au dessus de la mer ; y aurait pas eu assez de pente pour que ça puisse faire de pareils ravinements. Les pierres ne remontent pas, Messieurs ; et puis, à ce temps là, il n'y avait pas de chemins de fer... C'est le déluge...

— Alors, vous croyez qu'il y a eu un déluge ?

— Oui, Monsieur, et voilà pourquoi : c'est qu'on retrouve des os d'animaux qui n'existent plus sur la terre ; alors, il a fallu qu'il y ait quelque chose qui les a fait mourir. Messieurs, les animaux ont chacun leur pays : ils ne vont pas de l'un dans l'autre. Aussi on ne retrouve que ceux de par ici.

— Mais, comment est il arrivé, le déluge ?

— Monsieur, c'est une année qu'il est tombé de la neige, beaucoup de neige. Alors, l'eau n'a pas pu passer, ça a monté jusqu'en haut des montagnes, et ça a étouffé les animaux...

— Et les gens ?

— Les gens aussi, Monsieur. Ils étaient comme les animaux, pas amphibiens, sans ça ils se seraient sauvés.

— Mais, alors, et nous ?

— Monsieur, il y a eu Noé, le père Noé qui n'y est pas mort.

— Ah ! et pourquoi ça ?

— Monsieur, parce qu'il a été plus malin que les autres : il a fait monter ses serfs sur une montagne, et il leur a fait bâtir un château très haut...

— Mais non, une arche !

— En quoi, Monsieur ?

— En bois.

— Monsieur, il n'y avait pas de charpentier à ce temps là ; et puis, si ça avait été en bois, ça aurait pourri. Monsieur, Noé c'était un malin : il a profité du château de son père, avec sa femme. Il a fait bâtir quelque chose dessus pour mieux dominer les autres, et l'eau n'a pas pu monter jusqu'en haut.

— Parce que Dieu l'a protégé.

— Monsieur, Dieu ne s'occupe pas de ça (1). S'il s'était jamais occupé d'un homme, il serait immortel. L'arche, comme vous dites, c'était quelque chose pour dominer en haut du château du père de Noé.

— Oui, mais, vous ne nous avez pas dit comment il se fait qu'il y a de la houille dans les volcans.

— Monsieur, vous ne m'avez pas laissé dire. Quand un arbre tombe à l'eau, il suit le fil de l'eau, et finit, pan ! par aller échouer dans le sable. Il en vient deux... trois... et ils échouent tous de la même façon. Au bout de quelque temps, la « sève » a disparu, et l'eau entre à la place dans le bois. Comme ça le rend plus lourd, l'arbre tombe au fond, et les autres en font autant chacun leur tour... Eh bien, Monsieur, il y a des forêts entières qui ont été minées par l'eau et secouées par le vent ; c'est comme ça que ça a fait tant de charbon en pourrissant dans le sable. Du reste, vous savez ça : c'est de la chimie. Aujourd'hui on en a inventé beaucoup, de chimies : le pétrole, les bougies...

— Et le premier homme ? d'où vient il ?

— Monsieur, le premier homme, c'est dans votre catéchisme... mais, comme je n'y étais pas, j'en sais rien.

— Mais, c'est Dieu qui l'a créé... et il a tout créé aussi.

— Monsieur, j'en sais rien, j'y étais pas... Et puis, tout ça, c'est un mystère... Ça, y doit y avoir un Être suprême... Les

(1) Inutile de faire remarquer que le Père Prosper a un aussi grand besoin du catéchisme et des instructions de sa paroisse que des leçons de l'école même primaire et des œuvres post-scolaires.

plus grands génies y n'ont jamais pu prouver qu'il y en a un, ni qu'il y en avait pas. C'est pour ça que je dis qu'il doit y en avoir un ; mais, comme je vous dis, je n'y étais pas, je n'en suis pas sûr. Et puis, c'est pas la peine de causer de tout ça... Vous, vous enseignez votre catechisme, c'est vot' de voir, et si j'étais à vot' place, j'en ferais autant... Avançons, Messieurs... Ah ! ici, c'est les oubliettes... On a muré le puits, parce que vrai, y avait du danger. Mais c'est derrière ce mur là... Ça n'a pas de fond, Messieurs... Tout autour, il y avait une cinquantaine de lames d'acier bien effilées. On jetait les hommes tout nus là dessus... ça les mettait en pièces, et...

— Qui est ce qui faisait ça ?

— Les seigneurs, Monsieur ! ah oui, des jolis seigneurs à coups de pied au c...

— Eh bien ! mais... ils auraient bien fait de venir au catéchisme !

— Oui, Monsieur ; Jésus-Christ, la Bible de Jésus Christ, a dit des belles choses : Ne vous faites pas plus de mal que je ne vous en veux... Non, c'est pas ça... Aidez moi donc, vous devez le savoir, vous.

— Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit.

— C'est ça. Ah ! Monsieur, combien qu'il y a peu de gens qui le font, par exemple ! Tenez. Monsieur, voilà encore des coquillages de « moluques ». Ça a trois milliards d'années d'existence... peut être quatre... peut être cinq...

— Mais où avez vous appris tout ça !

— Monsieur, je vous l'ai déjà dit. C'est pas en regardant dans les livres, c'est en écoutant parler la pierre que j'ai appris tout ça... Ce souterrain là, Messieurs, allait à l'abbaye de Val Secret, à 6 kilomètres d'ici... Charles Martel y allait souvent faire des bons dîners avec les moines...

Venez par ici, que je vous montre quéque chose de curieux... Voyez vous cette racine ? Eh bien ! je suis descendu dans le puits que voici il y a sept ans... Croiriez vous, Messieurs, que la racine fait le tour du puits ? Elle a percé le roc pour

aller jusqu'au fond chercher de la « sève ». Cette espèce de toile d'araignée, c'est des spongioles. Elles sont desséchées faute de nourriture. Mais dans le bas, il y en a qui sucent la « sève » dans le sol; la grosse racine la charrie jusqu'en haut, et quand la « sève » a fait le tour de la plante, elle redescend dans la terre par les spongioles.

— Mais, dites donc; vous faites de tout ici;... de la critique biblique et de la chimie, de l'histoire et de la minéralogie, de la paléontologie, de la géologie, de la botanique... vous ne vous occupez pas de pisciculture, par hasard ?

Monsieur, la « persilculture », je la fais dans mon jardin, ici y a pas assez de jour...

— !!!

— Venez voir la Reine Blanche qu'est assise dans son fauteuil...

— Mais par où passe t on ?

— Par ici : ah dame ! faut pas peser 100 kilos par exemple !... oui, Monsieur, faut descendre à quatre pattes et à reculons... comme ça... prenez garde à la lampe... Allons, Messieurs, y a pas de danger.

— Eh ! dites donc : comment diable faisait Charles Martel pour passer là dedans avec son casque et sa cuirasse ?

Monsieur, en fait de casque, y se contentait d'un pompon... et la cuirasse, y la mettait dans son estomac... Attendez que j'allume ce journal, et vous verrez le fond du puits...

Au fond, à droite, il y a une porte qui allait en ville, dans les magasins du château... Les Anglais ont assiégé le château pendant six mois...

— En quelle année ?

Monsieur, je ne m'en souviens pas pour le moment... C'est par ici qu'on remontait les vivres... A quinze mètres de celui ci, il y en a un autre trois fois plus profond, qui communique avec Chézy et Nogentel... La Reine Blanche a habité ici, et c'est elle qui a donné les « Petits Prés » aux cleres de notaire.

— Alors, vous y êtes descendu dans le puits ?

— Oui, Monsieur, et tous les grès que vous avez vus en dehors, j'ai aidé à les remonter. On avait mis un treuil, et quand nous avons eu fini, nous avons bu une bonne bouteille dans le fond... J'aurais bien voulu qu'on laisse le treuil... je me serais fait des rentes avec... J'aurais installé un café au fond du puits et j'aurais vendu du champagne à cent sous la flûte... Tout le monde en aurait voulu...

Maintenant, Messieurs, faut remonter pour aller voir le donjon.

Messieurs, dans le temps qu'il y avait de la féodalité, il y avait un escalier pour aller du puits que vous venez de voir, dans le donjon où nous sommes en ce moment. Seulement, depuis onze cents ans que ça existe, l'escalier s'est écroulé et on l'a comblé. C'est ce qui fait qu'il a fallu que nous sortions du souterrain pour venir ici... Dire, Messieurs, qu'il y a des archiologes assez ignorants pour dire que c'était une poudrière ! Comme si on avait de la poudre à ce temps là !

C'est seulement du temps de l'Empire Premier, Messieurs, du temps de Napoléon qu'on a fait ces meurtrières pour donner de l'air, car à ce moment là seulement on y a mis de la poudre, rapport à la guerre contre les Anglais... Mais depuis on n'en a jamais remis...

Dans le fond, Messieurs, vous voyez des cercueils qui datent de la féodalité. C'est là-dedans qu'on mettait les scigneurs pour qu'ils ne perdent pas l'habitude d'habiter dans la pierre... Tenez, Messieurs, regardez celui là... quelles dimensions ! quelle épaisseur !... on y mettait ça pour édre-don... avec une pierre pareille, ils étaient à l'abri des courants d'air et des rhumatismes... Mais il leur en fallait une s... « berdouille » pour remplir ça !

— Et ça ne vous émotionne pas, vous, ces cercueils là... c'est pourtant pas récréatif...

— Monsieur, j'ai été vingt deux ans gardien du cimetière, j'en ai vu d'autres,... et le restant, c'est que j'ai été à la guerre, sous l'Empire...

— Avez vous connu le Prince Impérial ?

— Oui, Monsieur ; on a même dit que c'étaient les Anglais qui l'avaient tué exprès... ils en étaient bien capables... Mais moi je n'y crois pas... on a jeté de la poudre aux yeux de l'Europe... on a fait filer le petit... il est en Russie à ce qu'on dit, mais, bien sûr, il n'a pas été tué comme on l'a prétendu... Ah ! Messieurs, Napoléon, y avait que ça, vous savez... si on l'avait laissé faire, et si Bazaine ne l'avait pas trahi, il aurait rétabli la paix « universaine » et la religion « universaine » et... ce n'est pas lui qui aurait supporté tous ces communards d'aujourd'hui ! .

Les communards ? eh ben, moi, si j'étais le Gouvernement, je les f... flanquerais dans une île déserte ; je leurs y donnerais cinq mille francs à chacun et je leurs y dirais : « débrouillez vous ».

— Dites donc, savez vous qu'il est tard ! il fait nuit... Vous êtes si intéressant qu'on ne s'aperçoit pas que le temps passe !

— Tiens, c'est vrai ! C'est ma fille qui va encore m'eng... Eh bien, Messieurs, merci, et au plaisir... Et quand vous aurez un moment revenez voir le Père Prosper, il en a encore bien d'autres à vous dire... »

.
Et, la nuit, pendant mon sommeil, repassèrent devant mes yeux, dans une lueur incertaine et rougeâtre de lampe à essence, Charles Martel avec son parapluie, la reine Blanche et son fauteuil, une sarabande de moines et de nonnes, des « archiologes » poursuivis par d'innombrables armées d'écaillés d'huîtres et de coquillages de « moluques »... et sur tout cela, il me semblait voir s'agiter encore la falotte silhouette et la barbiche toujours en mouvement du Père Prosper.

.
Hélas ! quelques mois plus tard, le Père Prosper descendait dans la tombe, emportant avec lui ses derniers secrets. . .

R. M. G.